

Remarques introductives : unité et sens du chapitre

1°) Comme dans les chapitres précédents, nous trouvons ici deux récits articulés ensemble. Il ne faut pas trop forcer cette observation, car les chapitres sont définis bien plus tard que la rédaction des Evangiles (Etienne Langton, archevêque de Canterbury, 1226). Mais ici le chapitre a une unité géographique, les deux récits se situent en route vers la Galilée et à l'arrivée en Galilée. On peut donc réfléchir au lien de sens entre ces deux récits.

2°) La suggestion du titre de cette étude vient des deux notations sur l'heure, la sixième (v. 6) et la septième (v. 52). Les deux rencontres de Jésus dans ce chapitre sont de poids très inégal, mais elles conduisent toutes deux à la foi au milieu d'une journée. Heure qui peut vouloir dire une lumière maximale, ou bien qui fait écho aux jours de la création : jour de la création de l'homme, jour de l'accomplissement et du sabbat. Heure de plein jour qui fait contraste avec la nuit qui accompagnait Nicodème, et qui confirme le lien symbolique entre cette nuit et ses résistances à croire.

3°) Il y a d'autres similitudes entre les deux récits. D'une part le fait que la foi vient en écho à une parole de Jésus ; c'est clair pour la Samaritaine, quoiqu'il y ait en fait une succession de paroles l'accouchant à une nouvelle naissance ; c'est vrai aussi pour l'officier royal, qui croit sur une parole et après une admonestation de Jésus (v. 50). D'autre part le fait que la foi de la Samaritaine et de l'officier connaisse un rebond, au point que chacun de leur groupe d'appartenance se mette à croire : le village de Sychar¹, et la famille de l'officier. Il y a une démultiplication, une fécondité : ceux qui croient deviennent immédiatement témoins.

4°) Ainsi ces deux récits se répondent, et construisent un couple femme-homme de croyants, plus précisément : de croyants à cause de la parole de Jésus (Jean, lui, avait cru avant la parole de Jésus). On remarquera que la femme vient avant l'homme à la foi en Jésus-Christ... et même une femme bien mal-croyante (samaritaine). Ainsi commence à s'éclairer le prologue : « il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à tous ceux qui l'ont reçu, qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ».

5°) Une différence cependant : la longueur du récit avec la Samaritaine s'explique par un long accouchement, fait de rebonds de la conversation, et de découvertes progressives de l'identité de Jésus. Le dialogue est structuré en 6 étapes, chiffre qui évoque la sixième heure... La femme descend de plus en plus profond dans la compréhension de l'identité de Jésus, comme le seau dans le puits. Et finalement c'est ce puisement de sens qui va donner lieu au témoignage : elle offre à tout le village l'eau de sa foi nouvelle.

Au fil du texte

V 1-4 Concurrence des baptêmes – Route vers la Galilée

Cette séquence justifie sur le plan narratif le départ de Judée. C'est un argument qu'on ne connaît pas dans les autres Evangiles : Jésus quitte le Jourdain non pas par désir positif d'annoncer l'Evangile partout, mais pour fuir les querelles et rivalités. D'ailleurs il est fatigué, et c'est peut-être plus qu'une fatigue du chemin. Trace d'une tension historique entre les deux groupes de baptistes ? Le texte suggère un retrait « fair-play » (et négocié ?) de Jésus, qui bien que devenu plus populaire, laisse le terrain au premier arrivé. Il y a une certaine hauteur de comportement : Jésus n'est pas venu pour vivre les chamailleries d'une cour de récréation. Comme Abraham en son temps, il laisse Loth dans la plaine et remonte dans les collines.

Cette situation contrariée va devenir féconde. Jean le signale à sa manière, par une expression à double lecture : « il fallait qu'il passât par la Samarie ». Dans un premier sens le lecteur peut se dire : décidément, quelle guigne ! Jésus est d'emblée confronté à une rivalité conflictuelle ancienne, celle qui oppose les juifs et les samaritains. Situation

¹ D'après Xavier Léon-Dufour, il s'agit probablement de l'actuelle Askar, au pied du mont Ebal : « elle avait pris la place de Sichem, détruite en 128 et en 107 avant JC, et reconstruite en 72 après JC sous le nom de Naplouse.

bien ironique pour quelqu'un qui voulait fuir un conflit ! Mais à un second niveau, il faut entendre ce « il fallait » non pas comme une nécessité pénible, du genre « il fallait bien que... », mais comme une nécessité théologique : cela faisait partie du plan de Dieu. D'autant plus que, géographiquement, on peut aller des bords du Jourdain en Galilée sans passer par la Samarie, simplement en longeant le Jourdain.

Ainsi dès le v. 4 le lecteur qui comprend sait : malgré le conflit récent ou plus ancien, à travers ce conflit, la lumière va luire dans les ténèbres, l'eau claire va sortir du puits sombre et profond. Ces deux histoires d'eau, celle du Jourdain du baptême et celle du puits de Jacob, vont trouver leur sens nouveau et fécond en Jésus.

V 5-15 A la source de Jacob – « Donne-moi de cette eau »

Lisons bien : la source de Jacob (πηγή en grec). Jésus parle toujours de source, et la Samaritaine parlera toujours de puits (φρέαρ en grec). Malentendu lié à une différence de niveaux de sens. Là où la Samaritaine voit un point d'eau et une tradition identitaire, Jésus voit une réalité spirituelle. C'est le même procédé qu'avec Nicodème. Là aussi on a l'impression que la Samaritaine n'est pas très douée pour accéder au sens symbolique, il y a une douce ironie, un aspect comique sans être trop mordant : car c'est chacun de nous qui, dans son parcours de foi, est confronté à des difficultés à accéder aux niveaux plus profonds de la compréhension de Dieu.

Cette première séquence de rencontre (v. 7-15) produit un renversement des demandes : à Jésus qui lui demandait à boire, c'est la Samaritaine qui va finir par demander de l'eau. Mais ce n'est plus la même eau : une eau vive, qui calme toute soif, et qui devient même une source jaillissante « vers la vie éternelle ». Cette séquence de 3 dialogues s'accompagne de deux effets :

- Une série de barrières sont renversées. Barrière sociale et identitaire, qui empêche l'homme juif de parler à une femme samaritaine ; barrière de fierté identitaire et religieuse, qui revendique Jacob comme père ; barrière du malentendu sur le sens de cette eau dont parle Jésus.
- Jésus se laisse peu à peu découvrir. D'homme juif, il devient (aux yeux de la femme samaritaine) un père possible au même titre que Jacob, donc un personnage d'une certaine stature sociale et religieuse ; puis il devient celui qui peut changer l'eau pour qu'elle devienne (γενήσεται) source. L'eau n'est plus changée en vin, mais en source : l'image est différente, mais porte la même qualité de joie et d'abondance qu'aux noces de Cana.

On ne peut s'étendre sur tous les aspects de ce long texte infiniment riche. Mentionnons tout de même au passage deux paroles pleines d'échos spirituels possibles : la soif de Jésus, qui peut évoquer l'intensité du désir que Dieu a de nous rencontrer (cf l'image de l'époux des noces de Cana) ; et le v. 10, « si tu connaissais le don de Dieu », qui exprime autrement le même désir : Dieu est là, et nous ne le voyons pas, et nous n'avons pas conscience de sa présence. « La lumière est venue dans le monde... » et attend d'être accueillie.

V 16-26 « Appelle ton mari » – Jésus prophète et Messie

La reconnaissance de Jésus comme prophète se fait sur un élément étonnant : Jésus connaît à l'avance la situation de cette femme, et semble complètement diriger la conversation vers là où il veut (d'où l'initiative du v. 16). On retrouve ici l'étonnement de Nathanaël : « comment me connais-tu ? » (Jn 1,48) et la mention que Jésus connaissait le cœur des gens (Jn 2,24-25).

Cinq maris... + un ! Ce chiffre 5 peut résonner à deux niveaux :

- Au premier niveau, celui de la narration, il indique une conjugalité déréglée, folle. La règle en Israël limitait les mariages à 3 pour une femme (après décès successifs des maris). Ici le fait d'arriver à 5 et d'avoir un mari qui n'est pas le sien suggère chez la Samaritaine une dimension hors-cadre ; prostitution ? En tous cas difficulté à trouver une union accomplie : cette femme a toujours soif de maris, et cette soif ne s'éteint

pas... Ce dérèglement de la conjugalité peut faire écho aux noces de Cana, à ce signe par lequel Jésus vient renouveler l'alliance conjugale, pour la joie.

- A un second niveau, la Samaritaine représente la Samarie, repeuplée partiellement par des colons étrangers après la déportation assyrienne de -722, et qui vit alors apparaître des cultes de dieux étrangers, d'où la suspicion par les Juifs. En particulier 2Rois 17,24 mentionne 5 rois qui viennent en Samarie avec leurs dieux (ba'al, =mari en hébreu...). (*Lire en particulier 2R 17,1-6 et 24-34*).

Dans le chiffre 5 on pourrait aussi entendre résonner le fait que les Samaritains avaient en commun avec les Juifs les 5 livres du Pentateuque, attribués à Moïse, à l'exclusion des autres livres de l'Ancien Testament et notamment des prophètes. Le résultat est le même : Jésus interroge la foi de Samarie, et ouvre quelque chose d'une réconciliation. Ainsi s'accomplissent les prophéties qui indiquaient que le Messie rassemblerait les deux anciens royaumes d'Israël et de Juda, et l'on reviendrait à l'antique royaume de David et Salomon. (Esaïe 11,10-13 par exemple ; Os 2,2 ; Jr 3,18 et 31,5 ; Ez 37,16-24). Peu après, Jésus dira à ses disciples qu'il est venu achever, ou accomplir, la tâche que Dieu lui a confiée (v. 34).

Après le passage de Judée en Galilée, via la Samarie, à nouveau intervient une question de lieux. Garizim, Jérusalem, et ailleurs ! D'abord il y a par Jésus une affirmation de la supériorité des Juifs, qui fait penser à la rencontre avec la Syro-phénicienne (Mc 7,27). Cela fait résonner l'expression du prologue : « le logos est venu chez les siens ». Souvenance du Jésus historique peut-être, qui fait craindre une tension excessive du dialogue, une rupture du lien fragile qui s'est établi dans la communication. Mais aussi et surtout : assise de la nouveauté de Jésus sur le fondement de la foi d'Israël ; le vin nouveau est puisé dans les jarres de purification des Juifs, et c'est le temple de Jérusalem qui doit être la « maison de Dieu ».

Puis vient une parole renversante, qui tient compte historiquement du fait qu'en écrivant l'Évangile, l'auteur sait que le temple de Jérusalem a été détruit en 70, mais qui ici dans la bouche de Jésus prend une allure de prophétie extrêmement provocatrice à l'égard des religieux qui s'appuient sur le Temple. « Ni sur le Garizim, ni à Jérusalem, mais en esprit et en vérité. » Parole spiritualisante, symbolique, qui rappelle déjà deux épisodes où se sont traitées des questions de lieux : en Jn 1,38 avec la question de deux disciples : « où demeures-tu ? » et en Jn 2,16-21 avec le transfert du temple au corps de Jésus, vraie « maison de mon Père ».

L'heure qui vient (v. 23) peut sans doute être interprétée comme celle de la croix. La croix ouvrira la possibilité d'une adoration nouvelle, d'un culte nouveau, « en esprit et en vérité. » Après la destruction du Temple, le judaïsme se reconstruira sur un corpus de textes (l'Ancien Testament) et sur l'observation de la loi. Quant aux chrétiens, c'est sur l'inspiration de l'Esprit Saint donné par Jésus, et la parole de Jésus qu'ils conserveront. Esprit, et vérité, deux principes liés, par ex. en Jn 16,13 : « Quand viendra l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité. » La vérité cependant renvoyant aux paroles de Jésus : « quiconque appartient à la vérité écoute ce que je dis » (Jn 18,37) ; vérité que lui-même reçoit de son Père : « ta parole est la vérité » (Jn 17,17).

La femme semble accéder à cette vérité. En ouvrant la possibilité du Messie qui « annoncera toutes choses » (v. 25), elle peut désigner ce qu'elle dira plus tard aux gens du village : « il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Ce qui signifierait qu'elle en serait restée au v. 19. Mais la mention de Messie suggère qu'elle a perçu aussi l'annonce de plus grand que sa situation personnelle : quelqu'un qui parle d'une façon nouvelle, puisqu'il est prêt à dépasser les traditions samaritaines et juives, d'une façon qui pourrait bien rassembler les deux parties de l'ancien royaume de David et Salomon...

V. 27-42 La foi des villageois – La nourriture de Jésus

Là-dessus les disciples reviennent, presque un peu trop tôt puisqu'ils croisent la samaritaine et que les récits eux-mêmes s'imbriquent, d'une façon littéraire assez moderne ! Imbrication qui produit un effet de contrastes. Contraste entre les disciples qui ramènent de la nourriture et la femme qui a bu de l'eau vive. Contraste entre ceux qui arrivent sans rien comprendre, et celle qui repart pleine de la rencontre, au point de laisser sa cruche. Contraste entre les disciples qui n'osent pas questionner Jésus, et la femme qui va ameuter tout le village.

Jésus semble vouloir alors reprendre avec ses disciples le chemin qu'il a fait faire à la samaritaine, non plus avec de l'eau mais avec de la nourriture. Le « vous ne connaissez pas » du v. 32 évoque le « si tu connaissais » du v. 10. Délicatesse de Jésus, qui n'explique pas ce qui s'est passé avec la femme, mais qui se propose de le faire découvrir aux disciples dans leur propre expérience.

Ensuite le dialogue semble dériver sur la question de la moisson (v. 35-38). Comment l'interpréter ? Les disciples sont ceux qui moissonnent. La moisson est probablement l'irruption de la foi dans ce village samaritain, et dans les lieux qui croiront en tout lieu du monde. Moisson qui est dès maintenant, et non pas celle des anges à la fin des temps. Moisson qui n'est pas dans la peine, mais dans la joie (ceux qui sèment avec des larmes moissonneront dans la joie). Moisson qui suggère que dès à présent, avec Jésus, l'accomplissement est là, le temps des semailles est achevé.²

Qui sont alors les semeurs, avec qui les moissonneurs se réjouiront ? Les « pères », qui ont tracé la route de l'alliance, Abraham, Isaac, Jacob, David ? Les prophètes, jusqu'à Jean ? Et même Jésus, le Semeur final, qui arrivé fatigué à la source de Jacob (κεκοπιακῶς, v. 6) et qui évoque des semeurs qui se fatiguent à la tâche (κεκοπιάκασιν, v. 38). Jésus est le seul Semeur qui commence à moissonner, et entraîne ses disciples dans cette nouvelle étape de la volonté de Dieu.

Il y a un jeu entre « notre père Jacob » (v. 12), « nos pères » des samaritains (v. 20), la patrie de Jésus (v. 44) et « le Père » qui cherche de vrais adorateurs (v. 21.23). Est-ce un hasard si finalement le récit final met en scène un père (v. 53) ?

V 43-54 Arrivée en Galilée – Guérison du fils d'un officier royal

a) Le chapitre s'achève par un « second signe » à Cana (v. 54) avant de repartir vers Jérusalem. Certains spécialistes pensent qu'il aurait existé un recueil des « signes », qui aurait servi de source au rédacteur de l'Évangile. Ce qui nous intéresse peut-être plus, c'est le sens que produit cette insertion de signes, et pour l'instant pour le lecteur : l'écho à l'épisode des noces de Cana. Echo d'autant plus marqué qu'il y a plusieurs ressemblances : appel à l'aide de quelqu'un pour un tiers, rôle des serviteurs, lien entre foi et signes, et absence de discours explicatif de Jésus.³

Le lecteur est convoqué à se remettre dans cette dynamique : voir le signe et croire. Mais, au-delà du fait de croire en Jésus à cause de sa puissance, et même de croire qu'il est l'envoyé de Dieu, le Messie, quel est le contenu plus précis de ce croire ? En quoi ces deux « signes » sont-ils si importants pour l'évangéliste, qu'il tient à les rapporter alors que d'autres signes ne sont pas rapportés (Jn 2,23 ; Jn 4,45 : des signes faits à Jérusalem ne sont pas rapportés ; cf aussi Jn 20,31) ?

Les noces de Cana portaient sur le devenir de l'eau en vin, de la ritualité juive en fête de l'alliance, d'un accomplissement joyeux de l'union entre Dieu et son peuple, attendu par toute la tradition des prophètes. Ici le signe va porter sur une mort, ou une presque mort. Affleure donc une dimension pascale, et ce signe principal que sera la croix, comme une source...

b) Le récit commence par un accueil problématique (v.44) dont on ne sait pas bien s'il concerne les gens de Judée (et dans ce cas, Jésus s'inscrit parmi les prophètes de Judée) ou bien ceux de Galilée comme cela se dit chez Luc des gens de Nazareth (mais dans ce cas, pourquoi y revenir ?) En tout cas il y a contraste avec l'accueil favorable des samaritains, et confirmation d'un moment de repli de Jésus, comme au début du chapitre 4.

Le récit de guérison est centré sur la question de la foi : v. 48-50. Le reproche de Jésus au v. 48 semble aussi abrupt que certaines paroles à la samaritaine ; il semble aussi dépasser le seul auditeur que serait ici l'officier royal. Le « vous », c'est l'ensemble des témoins et des contemporains, et c'est aussi la communauté des lecteurs...

² Selon les suggestions de Xavier Léon-Dufour (p. 388-389)

³ Je reprends ces notes à Xavier Léon-Dufour, p. 403

On sent s'amorcer une problématique : certes les signes sont faits pour susciter la foi, mais d'une part pour certains cela ne suffit pas toujours pour croire, et d'autre part pour d'autres cela risque de trop lier la foi à des demandes répétées de signes. Il faudra du temps pour parvenir à cette béatitude : « Heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »

c) La question de l'heure joue un rôle important (v. 52-53). Heure de la lumière, mais surtout heure qui désigne la puissance de la parole prononcée par Jésus : « ton fils vit ». Ce qui suscite une foi renouvelée, et une foi féconde puisqu'elle touche désormais toute la maisonnée du père. Cette parole au présent fait écho à celle que Jésus disait à la samaritaine : « je le suis, moi qui te parle ». Ce n'est pas dans le futur qu'est renvoyée la venue du Messie, et la résurrection. Le présent est porteur de toute la dynamique de vie éternelle, d'où sans doute la dimension de joie particulière portée par cet évangile. C'est l'heure du présent.

On remarque ici un chemin de foi, qui peut faire penser à l'évolution progressive de la samaritaine :

- La foi qui espère, et qui est nourrie par la détresse ; l'homme vient trouver Jésus sur la foi de ce qu'il a entendu ou vu de lui (v. 47)
- La foi qui fait confiance à une parole donnée par Jésus, et qui ose y obéir (v. 50)
- La foi qui reconnaît, qui porte un regard de compréhension sur ce qui s'est passé, alors que Jésus n'est plus là ! Foi post-pascale...